



UMR 7303

Temps, Espaces, Langages,  
Europe Méridionale,  
Méditerranée



---

## Journée Jeunes Chercheurs de l'UMR TELEMMe 2018

### Atelier de préparation n° 3

#### Compte rendu

---

Le 9 janvier 2018, les jeunes chercheurs du laboratoire TELEMMe se sont réunis à la MMSH dans le cadre du troisième atelier doctoral en vue de la journée d'étude prévue le 16 mai 2018. Cette réunion est venue clore le cycle de réflexions conceptuelles autour de la notion d'environnement grâce notamment aux présentations de Soizic Morin, doctorante en histoire contemporaine et d'Emmanuel Porte, doctorant en histoire moderne qui ont — entre autres — permis d'interroger l'environnement « au-delà de la nature et de la culture ».

Ce dernier atelier thématique et épistémologique constitue, conjointement aux deux précédents, une base de réflexion solide investie par les jeunes chercheurs du laboratoire TELEMMe lors de la rédaction de l'appel à communication le 25 janvier 2018.

### **Santé et environnement : une tentative d'historiographie**

#### ***Soizic Morin***

---

Avant de commencer, il est nécessaire de définir deux termes clés à savoir : santé et environnement.

Pour la santé : « on appelle ainsi l'exercice régulier et facile de toutes les fonctions de l'économie animale, l'harmonie entre les actions exécutées par tous les organes. »

Le concept d'environnement n'apparaît pas dans les dictionnaires de médecine du XIX<sup>e</sup> siècle. Le terme qui s'en rapproche le plus est « topographie » : « L'homme n'est point isolé dans la nature, quoiqu'il le soit souvent de la manière la plus cruelle au milieu de la société. Le sol et les eaux du pays qu'il habite et l'air qu'il respire sont autant de conditions d'existence pour lui, et ces conditions sont tantôt favorables, tantôt nuisibles.»

Comment les historiens spécialistes de l'histoire de la santé au XIX<sup>e</sup> siècle en France prennent-ils en compte le concept d'environnement ?

### **1. Les années 1970 : la prise en compte d'un "environnement familial".**

Cette première partie s'appuie sur les travaux de Jacques Leonard, l'un des précurseurs de l'histoire de la santé en France. Son approche de l'environnement se trouve au croisement de l' « environnement naturel » et l' « environnement social ».

Dans son ouvrage, *Archives du corps, synthèse de ses travaux de recherche*, Jacques Leonard fait référence très rapidement à l'idée d'une « histoire écologiste de la santé ».

Il s'attache à étudier l'environnement quotidien comme l'air, ou la transformation de la notion du temps avec l'arrivée de l'électricité et donc de la lumière. Les habitudes sociales au début du XIX<sup>e</sup> siècle changent : on repousse par exemple l'heure du déjeuner de 10h00 à 12h00. La transformation de cet environnement qui nous apparaît banal aujourd'hui joue un rôle sur la santé de ces hommes et femmes : le souper est pris en dehors de l'usine, ceci incite les ouvriers à consommer plus de tabac et d'eau de vie.

### **2. Les années 1980-1990 : une histoire des « maladies sociales », un environnement menaçant ?**

L'historiographie de l'époque est dominée par l'étude de l'histoire des grandes épidémies et même des « maladies dites sociales ».

C'est probablement la peur de l'épidémie du SIDA qui réactive l'intérêt pour l'histoire des épidémies. Dans la préface de l'ouvrage *Peurs et terreurs face à la contagion*, François Lebrun évoque l'épidémie du SIDA :

*« Depuis quelques années, l'émergence et la rapide diffusion du SIDA ont entraîné, ici ou là, des réactions que l'on pouvait penser appartenir à un passé révolu. Le fait que la médecine se révèle, pour le moment, impuissante à vaincre la maladie semble faire ressurgir certains réflexes collectifs du temps de la peste [comme l'appel aux mesures d'exclusion] »*

L'exemple des épidémies de choléra montre comment les élites ont notamment agi sur leur environnement pour protéger la santé de leurs concitoyens ou pour privilégier le commerce. Lors de la cinquième pandémie (à partir de 1883) qui touche le Nord-Ouest de l'Europe, la mortalité est très différente entre les villes de Brême et Hambourg. À

Brême, on dénombre 6 morts tandis qu'à Hambourg, il y a autant de décès que lors de toutes les épidémies précédentes. Comme le montre Patrice Bourdelais cela s'explique en partie par le comportement différent des notables sur leur environnement. Ainsi, à Brême, les édiles mettent en place en 1871-1873 un réseau central de distribution des eaux avec un filtrage par le sable. Donc, l'historien pointe du doigt deux attitudes des hommes sur leur environnement : une attitude passive à Hambourg qui aggrave l'épidémie et une attitude résolument active à Brême.

La mobilisation de certaines sources explique aussi que plusieurs thématiques aient été privilégiées.

Les historiens ont étudié deux grands types de sources pour l'étude de la tuberculose au XIX<sup>e</sup> siècle. Ils ont d'une part mobilisé les écrits personnels des élites atteintes de tuberculose. Ceci a montré que le tuberculeux bourgeois était entouré jusqu'à sa mort, il apparaissait comme un héros romantique. Par contre, pour les classes ouvrières, les historiens ont utilisé les statistiques mises en place au XIX<sup>e</sup> siècle. Elles mettent en exergue la proximité des espaces ouvriers et pauvres et des foyers de contagion. L'environnement apparaît menaçant dans ces espaces.

### **3. Aujourd'hui, une meilleure prise en compte de l'environnement dans l'histoire de la santé ?**

Aujourd'hui, le renouvellement des objets d'étude invite à s'interroger sur les liens entre santé et environnement. Pour commencer, l'attention portée à la santé des travailleurs et aux scandales sanitaires invite les historiens à étudier la santé des ouvriers dans les usines au XIX<sup>e</sup> siècle comme pour les ouvriers de céruse. La céruse, matériau utilisé pour faire de la peinture blanche, est très vite perçue comme menaçante pour les ouvriers. Les patrons et pouvoirs publics introduisent des innovations pour réduire la poussière émise. Dès 1827, des fabricants de céruse font en sorte de rendre leurs industries moins dangereuses pour leurs ouvriers, certains industriels attachent des médecins à leurs établissements.

Lors de l'exposition universelle de Paris de 1867, les travaux réalisés par la maison Faure pour « recueillir les poussières toxiques entraînées par les ventilateurs » connaissent un vif intérêt de la part du public. Ceci montre une vraie prise de conscience du danger de la céruse pour l'environnement de l'ouvrier.

Le 10 juin 1898, le préfet du Nord, prend un arrêté pour réglementer à nouveau l'exploitation des fabriques de céruse à Lille, ceci permet d'établir un état des lieux des usines, des instructions prescrites sont données pour protéger l'environnement pour les ouvriers.

Enfin, l'histoire du genre entraîne une relecture des espaces hospitaliers largement occupés par les femmes au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans l'un de ses articles, Anne Jusseaume rappelle que les sœurs hospitalières dans les hôpitaux parisiens créent un environnement pour le « bien-être des patients », notamment par le biais de l'hygiène. Elle raconte l'histoire d'une sœur hospitalière de l'hôpital de Saint-Antoine qui voit arriver un malade contagieux. Elle décide de l'isoler pour le soigner seule, ceci permet de garder l'environnement des autres malades sain.

Ces renouvellements historiographiques ont pu se faire aussi parce que les historiens ont pu accéder à de nouvelles sources comme les sources privées de la maison mère des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul à Paris.

## **Un environnement en partage : approche pluridisciplinaire des relations entre hommes et grands prédateurs**

***Emmanuel Porte***

---

Les hommes et les animaux coexistent et interagissent au sein de mêmes environnements. De cette coexistence naissent des interactions que les sciences humaines et sociales — qui tournent leur regard vers les sciences de la nature —, tentent aujourd'hui d'analyser tant dans leur versant idéal (perceptions, représentations) que matériel (actions, politiques). Afin de dresser un panorama succinct de ces approches, cette présentation propose de croiser des travaux issus de plusieurs disciplines s'intéressant à ces interactions à travers le cas des relations entre hommes et grands prédateurs (loup gris, ours brun, lynx boréal). Plusieurs points expliquent le traitement parallèle de ces animaux. Tous renvoient à des espèces territoriales, protégées, manifestant de fortes variables interindividuelles, entraînant des problèmes en cas de collision entre leur présence et certaines activités humaines. Ils suscitent également de forts imaginaires marqués par une ambivalence entre réputation négative et admiration pour ces hérauts de la *wilderness*. L'ensemble de ces éléments souligne la complexité des interactions entre hommes et grands prédateurs que cherchent à comprendre F. Benhammou, B. Morizot et N. Lescureux. Notons, avant de proposer des résumés de chacune de ces approches, que ces chercheurs dotent tous, à différents degrés, les animaux d'une agentivité qui leur est propre et de propriétés bioécologiques particulières questionnées dans le cadre d'approches relationnelles.

### **1. L'ours et le loup au cœur d'une géopolitique locale**

F. Benhammou, dans sa thèse de doctorat, fait le pari de donner à voir la complexité des conflits qui entourent la question de la conservation de l'ours et du loup. Il constate l'existence de deux oppositions : une opposition primaire entre activités humaines et espèces animales, des oppositions secondaires qui se traduisent par des conflits entre groupes d'acteurs prenant position dans la question de la conservation de ces espèces. Il souligne alors que l'origine de la complexité de la coexistence entre hommes et grands prédateurs réside dans l'existence et la vitalité des oppositions secondaires. Son étude insiste ainsi sur les aspects politiques de la conservation de l'environnement et se place par conséquent dans le champ de la géopolitique, le géographe parlant lui-même d'une « géopolitique de l'environnement ». Le problème, posé en termes sociopolitiques, ne néglige pas pour autant les aspects biologiques et écologiques de la question, interrogeant les corrélations entre caractéristiques des espèces étudiées et stratégies de conservation. Son approche lie ainsi étroitement sphère environnementale et sphère anthropique. Si l'objet premier de son étude demeure la compréhension des conflits que pose la conservation de nature, l'approche de B. Morizot, complémentaire à celle de F. Benhammou, semble s'intéresser de manière privilégiée à l'opposition primaire entre monde anthropique et entités biologiques.

## **2. La diplomatie animale, comprendre le partage des mondes**

À travers la question du retour du loup en France, B. Morizot questionne le rapport entre l'homme et la nature sauvage. Là encore, la question de la conservation apparaît comme le point de départ de la réflexion du philosophe qui constate la caducité des modèles de gestion — régulation par la chasse, sanctuarisation — des prédateurs dans le cas du loup. Pour B. Morizot, ces solutions renvoient aux attitudes adoptées face aux loups — lycophilie et lycophobie — qui méconnaissent toutes deux les réalités etho-écologiques du loup en basant leur logique sur le présupposé ontologique de l'extériorité de l'homme face à la nature. Cette approche dichotomique du loup mène pour le philosophe à une impasse qui doit être dépassée grâce à une *via media*, saisissant la question de la cohabitation dans sa réalité.

Cette voie est celle de la « diplomatie animale », élaborée sur le constat d'un parallélisme de relation entre conflits hommes/loups et conflits entre peuples. Cette approche se substitue à celle, plus répandue, de l'*empowerment* des animaux. De fait, la diplomatie animale ne vise pas à créer des porte-paroles mais à identifier des formes de langage commun, disposant de réalités symboliques et géopolitiques. À travers la diplomatie animale se dessine ainsi la re-conceptualisation du sauvage, l'élaboration de nouvelle carte ontologique, la primatie des relations et l'intérêt fondamental pour les propriétés

étho-écologiques des individus dans le cadre de la compréhension de ces relations. L'approche de B. Morizot articule ainsi réalités bioécologiques et appréhensions réflexives, idéelles que l'homme a de la nature. Cette articulation se retrouve au cœur du dernier article étudié.

### **3. La construction réciproque d'une relation**

N. Lescureux, partant du présupposé qu'il existe nécessairement des liens entre représentations, pratiques humaines et propriétés bioécologiques des animaux, montre dans son article comment les comportements de chaque espèce et la nature des interactions orientent les perceptions associées. Fondant son étude sur une enquête réalisée en Macédoine, il questionne successivement les comportements spatiaux de trois espèces — le loup, l'ours et le lynx —, leur mode de prédation et la possibilité d'identification, d'individualisation. L'ours et le loup sont ainsi familiers des espaces anthropisés quand le lynx en reste éloigné. La prédation du loup apparaît comme démesurée et préjudiciable quand celle de l'ours semble raisonnable et parcimonieuse. Le lynx, quant à lui, profile l'image d'un prédateur silencieux et sournois. Enfin, l'ours est facilement identifiable quand la localisation des loups et des lynx se heurte à la mobilité et à la rareté des effectifs. L'ensemble de ces éléments aboutit finalement à l'idée de réciprocité de la relation. Celle-ci est possible dans le cas de l'ours, intrus singulier et occasionnel dont les dégâts limités et qui aboutit *in fine* à une image positive de l'animal. Cette perception est en revanche différente dans le cas des loups, innombrables, incontrôlables, causant de nombreux dommages, construisant une image négative. Enfin, l'image est inexistante dans le cas du lynx où l'on constate la faiblesse de l'appareil représentatif de l'espèce.

N. Lescureux revient finalement sur la question de l'appréhension des espèces et montre que la relation prime sur l'appréhension ontologique dans le processus d'identification. Il souligne ainsi que l'on ne peut réduire les relations anthropozoologiques à des constructions sociales, renvoyant plutôt à un processus de négociation entre deux termes. Ses travaux montrent, à nouveau, la proximité entre éléments réflexifs, idéels et propriétés physiques, comportementales, sociales des individus qui composent l'interaction.

Au terme de ces différentes lectures, quelles pistes de réflexion peut-on retenir sur la question plus générale de l'environnement ? Soulignons que chacun de ces travaux sous-tend un propos opératif. Mentionnons également l'intérêt commun de diverses disciplines pour des approches décroisonnées des savoirs. À travers le filtre de chacune se profile en effet un outillage conceptuel commun empruntant tantôt aux sciences de la

nature tantôt aux sciences humaines et sociales. Relevons la superposition des différents niveaux de lectures autour d'approches multiscalaires, saisissant des jeux d'acteurs complexes, alliant différentes grilles d'interprétation du monde pour comprendre la complexité des enjeux des questions environnementales. Insistons, au sein de ces différents niveaux de lecture, sur les liens entre pratiques et représentations. Retenons finalement l'idée de conceptualisation de l'environnement aux croisements de réalités sociales, politiques, culturelles et des propriétés biologiques, écologiques et éthologiques. À ce titre, les interactions anthropozoologiques soulignent bien l'importance de considérer la question environnementale à travers une approche relationnelle, au croisement d'approches multiples dépassant les clivages entre nature et culture.